

La marge qui manque

Mathieu Arsenault

Numéro 314, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, M. (2017). La marge qui manque. *Liberté*, (314), 15–16.

MATHIEU ARSENAULT

DOCTORAK, GO !

La marge qui manque

Aucune majorité n'a la mainmise sur le réel.

J'étais invité en juin dans un cégep de la région de Montréal pour donner un atelier au sujet de *Vu d'ici*. La clientèle des cours d'été tardifs est souvent différente de celle qu'on rencontre tout au long de l'année. Il y avait devant moi des étudiants de tous âges et d'une plus grande diversité d'origines que d'ordinaire lorsqu'on m'invite en atelier. Ça va être intéressant, je me suis dit, étant donné que le livre, pour ceux qui l'ont lu, plonge assez promptement dans la culture québécoise de télé et de banlieue, cette culture blanche et grand public, classe moyenne et « identitaire », qu'il critique. Cette critique n'était pas faite au nom d'une plus grande diversité, mais plaidait pour une libération politique du libéralisme économique, une libération qui n'avait pas de forme particulière. D'où mon intérêt de présenter ce texte à un public à qui la télévision québécoise ne dit peut-être rien, qui n'a probablement pas dans son corps les traces culturelles et physiques de cinquante ans d'hyperconsommation banlieusarde. Au fond de la classe, au milieu de femmes de tous âges et de toutes origines, deux garçons blancs, pas plus, qui à ma grande surprise ont insisté pour faire dédicacer *Le guide des bars et pubs de Saguenay*, livre que j'aime peut-être un peu moins que les autres parce que, justement, c'est celui où les privilèges des hommes blancs d'Amérique sont le moins critiqués. On peut sortir seul le soir dans les bars sans se faire aborder, on est chez soi partout, la nuit nous appartient et on peut écrire sans être dérangé parce que personne ne nous remarque. Bonne lecture, garçon 1, bonne lecture, garçon 2. L'atelier pouvait commencer.

Je présente mon livre à la lumière de la politique nord-américaine du début des années 2000. La génération à laquelle j'appartiens a pu quitter l'adolescence grâce au militantisme altermondialiste. Mais l'exaltation du réveil

politique, vécue à l'ombre des barricades du Sommet des Amériques au printemps 2001, a été stoppée net par les nombreux dérapages sécuritaires de la guerre au terrorisme. Nous avons été comme figés dans le temps et l'action politique. Le néolibéralisme a connu, grâce à la stupeur provoquée par le 11 septembre, une extension historique. Et notre société a pourri avec lui, et nous qui étions prêts à commencer une révolution, nous nous sommes retrouvés prisonniers du rêve des autres, car le réveil n'était plus possible. C'est cette impuissance qu'on trouve dans *Vu d'ici*, que j'essayais de raconter à ce groupe, l'impuissance à être autre chose qu'une donnée statistique dans un monde qui n'est plus qu'économique.

Où pouvait-on aller? Quelle communauté pouvait bien être possible quand d'aussi loin que je pouvais me rappeler, toute identité collective semblait accaparée par l'économie? Au moment de terminer ce livre, je n'avais pas de réponse. Et puis, petit à petit, un réseau littéraire s'est constitué, qui m'est lentement apparu comme une réponse à la solitude triste et désespérée de *Vu d'ici*, un réseau liant des petites communautés d'artistes dont toute la vie semblait en marge du sommeil néolibéral et sécuritaire dans lequel l'Amérique était plongée. Les communautés qu'on y trouve ressemblent à celles des livres récents de Marie-Claire Blais. L'art et la poésie ne sont plus tant le but visé par les individus qui l'habitent, l'art et la poésie sont ce qui leur permet d'être eux-mêmes sans jugement, sans nécessité. Ce réseau compte des écrivains, des étudiants et des professeurs bien sûr, mais aussi des assistés sociaux, des polytoxicomanes, et des gays et des bis, et des lesbiennes, et des transgenres au cœur triste, et des danseuses, et des escortes avec des cœurs en minou cachés dans des armures en fuck you. Lorsqu'ils se rassemblent, la dignité tragique de tous ces gens rachète



Écureuilman hésitait souvent à suivre ses petits camarades.

les humiliations dont ils sont victimes ailleurs. Quelque chose s'est passé et se passe encore en littérature québécoise qui n'a peut-être que marginalement à voir avec les livres qu'on imprime, qu'on vend et qu'on lit.

Mais devant ce groupe qui m'écoutait parler avec attention en juin dernier au cégep de Saint-Laurent, je me rappelais quelque chose. Je me rappelais une absence, quelque chose qui manquait tout de même depuis longtemps. Aussi beau soit-il dans sa marginalité, ce réseau demeure aussi confiné à la blancheur que le reste de la littérature québécoise. Nous avons dénoncé l'injustice, la domination; nous avons crié, nous avons déconné pour vaincre la bêtise, mais nous avons aussi écrit des choses justes et subtiles pour fourrer la mort et nous redonner à nous-mêmes une souveraineté que la politique, la nation, le peuple, le public ne nous ont jamais donnée alors qu'ils n'avaient cessé de nous la promettre depuis notre naissance. Mais que s'est-il passé pour que la diversité culturelle reste en plan? Nous avons l'impression de vivre dans des interstices que la littérature avait oublié de représenter depuis trop longtemps et nous avons travaillé à lui redonner une représentation avec les mots et le regard aussi bien des régions pauvres que du désœuvrement urbain dans lequel nous vivons. Mais ce réseau ne donne pas une voix à toute la marge de la culture et de l'identité québécoise. Le public de l'underground montréalais arrive par petits groupes dans les micros-libres et les événements, écoute les poètes lire, revient si l'atmosphère de la soirée lui a plu, et quelques-uns se décident un jour à lire à leur tour et intègrent alors ce réseau. Je me suis demandé ce qui, dans cette dynamique, faisait en sorte qu'au final, le public demeure majoritairement blanc.

Il y a bien une littérature migrante, je me disais, mais y a-t-il une littérature de la « marge migrante »? Si elle existe, je me disais, peut-être que je ne l'entends pas, peut-être que je ne sais pas l'entendre. Rentré chez moi après l'atelier, je repenserai à la scène hip-hop québécoise, marge poétique parallèle ou du moins analogue à celle du réseau que je connais. Me souviendrai de groupes qui tardent à se rappeler à la mémoire culturelle québécoise. De groupes qui chantaient des choses comme « Lavi a pa fasil se pou sa nou rasanble. » Frédéric Dumont m'enverra un court documentaire sur Dramatik, anciennement de Muzion. Il a vécu une enfance terrible qui a laissé des traces. Il bégaié, mais dès qu'il entre dans le flot de son rap, même en improvisant, toute trace de bégaiement disparaît. Dans le film, je le verrai en train de donner un atelier d'écriture. Je reverrai aussi cette vidéo de « Nous » dans laquelle Jenny Salgado, elle aussi de Muzion, revendique d'un ton grave et juste la mixité de ses origines, qu'on cesse de lui expliquer qu'elle devrait faire de la World Music, qu'elle devrait sourire, qu'elle est trop intellectuelle.

Si cette marge existe, je n'en perçois présentement que des fragments. Ce n'est pas suffisant.

Dans le local du cégep de Saint-Laurent, je terminais ma présentation de *Vu d'ici*. Il restait assez de temps pour l'atelier d'écriture. Je demande à chacun d'écrire pour lui-même le plus rapidement possible pendant quinze minutes. Je

précise que ce qui compte, c'est d'écrire rapidement et que, pour écrire rapidement, on ne doit pas penser à la syntaxe, à l'orthographe, au contenu; que je ne demanderai à personne de lire, parce que si on pense qu'on pourrait avoir à lire en public ce qu'on est en train d'écrire, on est encore en train de penser et pas en train d'écrire; que la manière la plus simple d'écrire le plus rapidement possible, c'est de se connecter au flot de ses pensées et d'essayer de le transcrire. Ce n'est pas un atelier littéraire. On n'y construit pas de

Nous avons dénoncé l'injustice, la domination; nous avons crié, nous avons déconné pour vaincre la bêtise, mais nous avons aussi écrit des choses justes et subtiles pour fourrer la mort et nous redonner à nous-mêmes une souveraineté que la politique, la nation, le peuple, le public ne nous ont jamais donnée. Mais que s'est-il passé pour que la diversité culturelle reste en plan ?

récit, pas de poésie, pas de harangue, pas de plaidoyer, pas de confession. Écrire de cette manière, ce n'est pas communiquer, c'est se représenter à soi-même. Essayer d'ouvrir cet espace intérieur où défile le plus souvent à notre insu le matériau de notre propre existence.

J'ai fait faire cet exercice plusieurs dizaines de fois en région et en ville, au secondaire, à l'université, dans des écoles de milieux défavorisés comme dans des collèges privés. Il marche bien. Tout le monde écrit, tout le monde semble se donner, personne ne regarde dans le vide. Les crayons font tictictictic sur les feuilles. Comme cela se produit souvent, mon groupe a écrit et continué d'écrire après que le minuteur eut sonné, juste au moment de la pause, mais il n'y a pas eu de pause parce que plusieurs ont fait la file pour avoir une dédicace, ce qui ne se produit pratiquement jamais. Je ne sais pas ce que tout cela veut dire. Mais j'espère de tout cœur qu'il y a suffisamment de place ici pour la vie intérieure de tout le monde. Parce que le réel est trop vaste, et complexe, et ambigu pour qu'on laisse la majorité, toutes les formes de majorités, s'en charger. **L**

♦ **Mathieu Arseneault** est auteur et critique. Il vend des t-shirts littéraires en ligne et a créé l'Académie de la vie littéraire. Ses deux derniers livres, *La vie littéraire* et *Le guide des bars et pubs de Saguenay*, sont parus au Quartanier.